

ŒUVRES
DE
SAINTE THÉRÈSE D'AVILA



EXCLAMATIONS
OU MÉDITATIONS APRÈS LA COMMUNION.

Œuvres très-complètes DE SAINTE THÉRÈSE

PRÉCÉDÉES DU PORTRAIT DE LA SAINTE PAR TH. BLANCHARD, DU FAC-
SIMILE DE SON ÉCRITURE PAR BINETEAU, DE SA VIE PAR VILLEFORE, ET
DE LA BULLE DE SA CANONISATION PAR GRÉGOIRE XV ;
SUIVIES D'UN GRAND NOMBRE DE LETTRES INÉDITES, LES MÉDITATIONS
SUR SES VERTUS PAR LE CARDINAL LAMBRUSCHINI, DE SON ÉLOGE PAR
BOSSUET ET PAR FRA LOUIS DE LÉON, DU DISCOURS SUR LE NON-
QUIÉTISME DE LA SAINTE PAR VILLEFORE ;

DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE S. PIERRE D'ALCANTARA, DE S. JEAN DE LA CROIX ET DU
BIENHEUREUX JEAN D'AVILA ;

Formant ainsi un tout bien complet de la plus célèbre École ascétique
d'Espagne.

TRADUITES

PAR ARNAUD D'ANDILLY, M^{lle} DE MAUPEOU, DOM LA TASTE, L'ABBÉ
CHANUT, VILLEFORE, CHAPPE-DE-LIGNY, F. PÉLICOT, J. A. EMERI, M.
L'ABBÉ CENAT DE L'HERM,

ET PLUSIEURS AUTRES TRADUCTEURS VIVANTS ;

PUBLIÉES PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,
OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE
ECCLÉSIASTIQUE.

TOME PREMIER,

CONTENANT LA VIE DE SAINTE THÉRÈSE PAR VILLEFORE ET PAR ELLE-
MÊME, LA BULLE DE SA CANONISATION PAR GRÉGOIRE XV, SES
MÉDITATIONS SUR LE PATER ET APRÈS LA COMMUNION, LE CHEMIN DE
LA PERFECTION ET LE CHÂTEAU DE L'ÂME.
4 VOLUMES IN-4°. — PRIX : 24 FRANCS.

P. 423-444

EXCLAMATIONS

OU MÉDITATIONS APRÈS LA COMMUNION.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR, AUX
ATELIERS CATHOLIQUES,
RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1840

EXCLAMATIONS OU MÉDITATIONS
APRÈS LA COMMUNION.

Elles portent pour titre dans l'espagnol : exclamations ou méditations de l'âme à son Dieu.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Plainte de l'âme qui se voit séparée de Dieu durant celle vie.

O ma vie ! ma vie ! comment pouvez-vous subsister étant absente de [424] votre véritable vie ? A quoi vous occupez-vous dans une si grande solitude ? Que pouvez-vous faire lorsque tout ce que vous faites est si défectueux et si imparfait ? O mon âme ! qui peut vous consoler, vous voyant ainsi exposée sur une mer si pleine d'orages et de tempêtes ? Je ne saurais, sans m'affliger, considérer quelle je suis, et je suis encore plus affligée d'avoir vécu si longtemps sans être affligée. O Seigneur, que vos voies sont douces ! mais qui peut y marcher sans crainte ? Je crains de ne vous pas servir ; et lorsque je travaille pour votre service, je ne trouve rien qui me satisfasse, parce que je ne saurais rien faire qui soit capable de payer la moindre partie de ce que je vous dois. Il me semble que je voudrais m'employer tout entière à vous obéir, et quand je considère attentivement quelle est ma misère, je vois que je ne puis rien faire de bon, si vous-même ne me le faites faire.

O mon Dieu et ma miséricorde ! que ferai-je donc pour ne pas détruire ce que vous faites de grand dans mon âme ? Toutes vos œuvres sont saintes, sont justes, sont d'un prix inestimable, et accompagnées d'une sagesse merveilleuse, parce que vous êtes, mon Dieu, la sagesse même. Mais je sens dans moi que, si mon entendement s'occupe à les considérer, comme il se trouve trop faible pour pouvoir s'élever jusqu'à vos grandeurs incompréhensibles, la volonté se plaint de ce qu'il la détourne par ses pensées, et qu'ainsi il interrompt les mouvements et l'application de son amour ; car elle voudrait sans cesse jouir de vous, et elle ne le peut, étant comme elle est, renfermée dans la prison si pénible d'une vie changeante et mortelle, où tout la détourne de cette parfaite jouissance. Il est vrai néanmoins que d'abord l'entendement l'aide à vous aimer, eu lui représentant la hauteur de votre suprême majesté, dans laquelle, comme un contraire se voit mieux par son contraire, je reconnais plus clairement la profondeur de mon infinie bassesse.

Mais pourquoi, mon Dieu, dis-je ceci ? À qui est-ce que je me plains ? Qui m'écoute, sinon vous, ô mon Père et mon créateur ? Et quel besoin ai-je de parler pour vous faire savoir toutes mes peines, puisque je vois si clairement que vous êtes dans mon cœur ? C'est ainsi que je m'égare, et que je me perds dans mes pensées. Hélas ! mon Dieu, qui m'assurera que je ne suis point séparée

de vous ? O vie incertaine et si peu assurée dans la chose du monde la plus importante ! qui pourra vous désirer, puisque le seul avantage que l'on peut tirer de vous, qui est de contenter Dieu en toutes choses, est toujours douteux et accompagné de tant de périls ?

DEUXIÈME MÉDITATION.

Comme l'âme qui aime beaucoup Dieu se trouve partagée entre le désir de jouir de lui, et l'obligation d'aider le prochain.

Je considère souvent, mon Sauveur, que si l'âme se peut consoler en quelque sorte de vivre sans vous, c'est dans la retraite et la solitude, parce qu'alors elle se délasse et se repose dans celui qui est son véritable repos ; quoiqu'il arrive souvent qu'alors même, s'il se rencontre qu'elle [425] ne jouisse pas de vous avec une entière liberté, elle sent redoubler sa peine. Mais quand elle considère qu'elle souffre encore beaucoup davantage lorsqu'elle est obligée de traiter avec les créatures, cette peine se change en plaisir.

D'où vient, mon Dieu, qu'une âme qui ne veut point avoir d'autre contentement que celui de vous contenter, vous quitte souvent pour aller servir ses frères, comme si elle se lassait de jouir dans vous d'un si saint repos ? O mon amour tout puissant de mon Dieu, que vos effets sont différents de ceux que produit l'amour du

monde ! Celui-ci ne veut point de compagnie, parce qu'il lui semble qu'elle le sépare de la personne qu'il aime ; mais le vôtre, mon Dieu, s'augmente, au contraire, plus il voit augmenter le nombre de ceux qui vous aiment, et sent diminuer sa joie lorsqu'il considère que tout le monde ne jouit pas d'un si grand bonheur.

C'est pour cette raison, ô mon bien suprême ! qu'au milieu des plus grandes consolations que l'on reçoit avec vous, l'âme s'afflige lorsqu'elle se représente le grand nombre de ceux qui les méprisent, et qui en seront privés éternellement. Ainsi l'âme cherche des moyens d'engager ses frères à partager son bonheur ; et elle l'abandonne avec joie lorsqu'elle espère de le pouvoir procurer aux autres.

Mais, ô mon Père céleste ! ne-vaudrait-il pas mieux remettre ces désirs à un autre temps où l'âme se trouvât moins consolée de vos faveurs, et qu'elle s'employât alors tout entière à jouir de vous ? Jésus, mon Sauveur, que l'amour que vous portez aux enfants des hommes est admirable, puisque le plus grand service qu'on vous puisse rendre est de vous abandonner pour procurer leurs avantages 1 C'est sans doute par ce moyen que nous vous possédons plus pleinement, parce que, encore que notre volonté ne se trouve pas si satisfaite, notre âme se réjouit de la satisfaction qu'elle vous donne par la connaissance qu'elle a que tandis que nous sommes engagés dans ce

corps mortel, tous les contentements que nous recevons, et qui semblent même procéder de vous, n'ont rien d'assuré s'ils ne sont accompagnés de la charité que nous devons avoir pour notre prochain. Quiconque ne l'aime pas, ne vous aime pas, ô mon Rédempteur ! puisque vous avez fait voir, par l'effusion de tant de sang, l'excès de l'amour que vous portez aux enfants d'Adam.

TROISIÈME MÉDITATION.

Sentiments d'une âme pénitente, dans la vue de ses péchés, sur la miséricorde de Dieu.

Quand je considère, mon Dieu ! la gloire que vous avez préparée à ceux qui persévèrent à accomplir votre sainte volonté, et avec quels travaux et quelle douleur votre Fils nous l'a acquise ; quand je considère combien nous étions indignes d'une si grande faveur, et combien il est digne que nous ne payions pas d'une extrême ingratitude l'amour extrême qu'il nous a porté et dont il nous a donné des preuves qui lui ont coûté la vie ; quand je considère, dis-je, toutes ces choses, mon âme se trouve saisie d'une très-sensible [426] affliction. O mon Seigneur ! est-il possible que tout cela s'efface de l'esprit des hommes, et qu'ayant perdu le souvenir de tant de grâces, ils aient la hardiesse de vous offenser ? Est-il possible qu'ils s'oublient ainsi eux-mêmes,

et que votre bonté soit si grande que, dans le plus fort de notre oubli pour vous, vous vous souveniez encore de nous ? Est-il possible que, vous ayant porté un coup mortel par notre chute, vous ne laissiez pas de nous tendre la main pour nous relever, et nous tirer ainsi de cette mortelle frénésie, afin que nous vous priions de nous guérir ? Bénissons à jamais un si bon maître, publions sans cesse la grandeur de sa miséricorde ; et donnons à la tendresse de sa compassion pour nous les louanges éternelles qu'elle mérite !

O mon âme, bénissez à jamais un si grand Dieu ! Comment se peut-il faire que l'on s'oppose à ses volontés ? et quel sera le châtiment de ceux qui seront ingrats envers lui, puisque la grandeur de leur supplice sera proportionnée à celle de ses faveurs et de ses grâces ! O mon Dieu, ne permettez pas un si grand malheur ! O enfants des hommes ! jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci ? jusqu'à quand opposerez-vous votre dureté à la tendresse incomparable de Jésus ? Croyons-nous donc que notre malice en le combattant demeurera victorieuse ? Ne savons-nous pas que la vie de l'homme passe en un moment ; qu'elle se sèche, et qu'elle tombe comme la fleur de l'herbe des champs, et que le Fils de la Vierge doit venir prononcer ce terrible arrêt, dont l'effet sera immuable ? O Dieu tout-puissant ! puisque vous devez être notre juge, soit

que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, comment ne considérons-nous point combien il nous importe de vous contenter, afin que vous nous soyez favorable en ce dernier jour ? Mais, hélas ! qui ne voudrait pas se soumettre à l'arrêt d'un juge infiniment juste ? Oh ! que bienheureuses seront les âmes qui seront en état de se réjouir avec vous, lorsque tout le monde tremblera devant vous !

O mon Seigneur et mon Dieu ! quand une âme considère que vous l'avez relevée de sa chute, elle voit clairement qu'elle s'était misérablement perdue pour acquérir un faux plaisir qui passe comme un éclair, et qu'elle est absolument résolue, avec assistance, de vous contenter en toutes choses, sachant, ô mon bien ! que vous ne manquez pas à ceux qui vous cherchent, et que vous êtes prêt à répondre à ceux qui implorent votre secours. Quand une âme est en cet état, quel remède peut-elle trouver pour s'empresser de mourir autant de fois qu'il lui vient dans la pensée qu'elle a perdu un si grand bien qu'est celui de l'innocence de son baptême ? Certes, la meilleure vie qu'elle peut mener alors est de mourir à toute heure par la douleur que lui cause un si vif ressentiment. Et l'âme qui vous aime avec tendresse. ô mon Dieu ! pourrait-elle supporter une si extrême affliction ?

Mais que dis-je ? comment m'égaré-je dans ces pensées sans considérer la confiance que nous

devons avoir en vous ? Est-ce que j'ai oublié la grandeur de votre bonté et de votre miséricorde ? Ai-je oublié [427] que vous êtes venu dans le monde pour sauver les pécheurs ; que vous nous avez rachetés si chèrement, et que vous avez payé tous nos faux plaisirs par les cruels tourments dont vous avez été accablé, et par les coups de fouets dont vous avez été déchiré ? Vous avez souffert que vos yeux sacrés aient été couverts d'un voile pour ôter le voile des yeux de mon cœur, et que votre tête adorable ait été couronnée d'épines pour me guérir des vanités de mes pensées. O mon Seigneur ! mon Seigneur ! tout cela n'est qu'un surcroît d'affliction pour ceux qui vous aiment ; et la seule chose qui me console, c'est que plus ma malice sera connue, plus votre miséricorde sera éternellement louée. Enfin, je ne sais si ma douleur finira plus tôt que ma vie, lorsque sortant de ce monde pour vous contempler dans votre gloire, nous serons délivrés de tous les maux qui accompagnent cette vie mortelle.

QUATRIÈME MÉDITATION.

Prière à Dieu, afin qu'il nous fasse regagner le temps que nous n'avons pas employé à l'aimer et à le servir.

Mon Dieu, il me semble que mon âme se délasse et se repose en considérant quelle sera sa joie si votre miséricorde la rend si heureuse que

de vous posséder un jour ; mais je voudrais qu'auparavant elle vous servît, puisque ç'a été en la servant que vous avez acquis le bonheur dont elle prétend de jouir. Que ferais-je, mon Dieu ? que ferais-je ? Oh ! que j'ai attendu tard à m'enflammer du désir de vous aimer, et que vous vous êtes hâté, au contraire, de me favoriser de vos grâces, et de m'appeler à vous, afin que je m'employasse tout entière à votre service ! O mon Seigneur, se pourrait-il bien faire que vous abandonnassiez un misérable ; se pourrait-il bien faire que vous rejetassiez un pauvre mendiant, lorsqu'il vient se donner à vous ? Votre grandeur est-elle limitée ? votre magnificence a-t-elle des bornes ?

O mon Dieu et ma miséricorde ! comment pouvez-vous mieux faire éclater ce que vous êtes, qu'en faisant grâce à votre servante ? Grand Dieu ! signalez votre toute-puissance ; faites-la comprendre à mon âme en lui faisant regagner en un moment, par l'ardeur de son amour, tout le temps qu'elle a perdu en manquant de vous aimer. Mais n'est-ce point une extravagance que ce que je dis, puisque tout le monde dit d'ordinaire que le temps perdu ne saurait jamais se recouvrer ? Mon Dieu, que toutes vos créatures vous bénissent !

Seigneur, je reconnais la grandeur de votre puissance. Si donc vous pouvez tout, comme vous le pouvez en effet, qu'y a-t-il d'impossible à

celui qui est tout puissant ? Il suffit, mon Dieu, que vous le vouliez ; et, quelque misérable que je sois, je crois fermement que vous le pouvez. Plus les merveilles que j'entends raconter de vous sont grandes, plus je considère que vous en pouvez faire de plus grandes, plus je sens ma foi se fortifier, et crois avec encore plus de certitude que vous ferez ce que je vous demande : car qui pourra s'étonner de voir faire des choses extraordinaires à celui qui peut tout faire ? Vous savez, mon Dieu, que [428] dans ma plus grande misère je n'ai jamais cessé de connaître la grandeur de votre pouvoir et de votre miséricorde. Ayez, Seigneur, quelque égard à la grâce que vous m'avez faite de ne vous offenser pas en ce point ! Faites que je répare le temps perdu en redoublant vos faveurs dans le temps présent et à l'avenir, afin qu'en ce dernier jour je paraisse devant vous revêtue de la robe nuptiale, puisque vous le pouvez si vous le voulez.

CINQUIÈME MÉDITATION.

De la plainte de Marthe. Et comme l'âme qui aime Dieu se peut plaindre à lui de sa misère.

Seigneur, mon Dieu, comment celle qui vous a si mal servi, et qui n'a pas su conserver ce que vous lui avez donné, peut-elle avoir la hardiesse de vous demander des faveurs ? Qui peut se fier à une personne dont on a été trahi tant de fois ?

Mais que ferai-je, ô consolateur de ceux qui sont sans consolation, et vrai médecin de ceux qui cherchent leur remède en vous ? Il me serait peut-être plus avantageux de couvrir du silence mes misères et mes maux, en attendant qu'il vous plaise de les guérir. Mais je me trompe, ô mon Sauveur et ma joie ! car, comme vous saviez qu'ils devaient être en si grand nombre, et quel soulagement ce nous serait de vous les faire connaître, vous nous ordonnez de vous demander du secours, et en même temps de nous l'accorder.

Pensant quelquefois, mon Dieu, à la plainte que vous faisait sainte Marthe, il me semble qu'elle ne se plaignait pas seulement de sa sœur, mais que son plus grand déplaisir venait sans doute de ce qu'elle se persuadait que vous ne la plaigniez point dans son travail, et que vous ne vous souciez pas qu'elle eût le bonheur d'être auprès de vous. Elle s'imaginait peut-être que vous ne l'aimiez pas tant que sa sœur, ce qui lui donnait beaucoup plus de peine que le service qu'elle vous rendait, son amour pour vous étant tel, que cette peine ne pouvait lui être que très-agréable. Cette disposition de son esprit paraît encore plus clairement en ce que, sans dire une seule parole à sa sœur, toute sa plainte s'adresse à vous ; et la violence de son amour lui donne même la hardiesse de vous dire que vous ne preniez pas garde que sa sœur ne l'aidait point à

vous servir. Votre réponse, mon Seigneur, témoigne que cette plainte procédait de cette cause, puisque vous lui déclarez que l'amour est ce qui donne le prix à tout, et que cette unique chose nécessaire dont vous lui parlez est d'en avoir un si grand pour vous, que rien ne puisse être capable de nous divertir de vous aimer.

Mais, mon Dieu ! comment pourrons-nous en avoir un qui ait du rapport à l'ardeur avec laquelle vous méritez d'être aimé, si vous n'unissez notre amour à celui que vous nous portez ? Me plaindrai-je avec cette grande sainte ? Hélas, Seigneur, je n'en ai point de sujet, puisque les témoignages que vous m'avez donnés de votre amour ont toujours surpassé de beaucoup mes désirs et mes demandes. Ainsi, si j'ai quelque sujet de me plaindre, c'est seulement de la trop grande bonté que vous avez eue de [429] me souffrir avec tant de patience. Que pourra donc vous demander une créature aussi misérable que je suis ? Je vous demanderai, ô mon Dieu, avec saint Augustin, que vous me donniez de quoi vous donner, afin que je vous puisse payer quelques petites parties sur cette grande dette dont je vous suis redevable. Je vous demanderai de vous souvenir que je suis votre créature, et de me faire la grâce de connaître quel est mon Créateur, afin que je l'aime.

SIXIÈME MÉDITATION.

*Combien cette vie est pénible à qui désire ardemment
d'aller à Dieu.*

O souverain Créateur ! mon Dieu et mes délices, jusqu'à quand vivrai-je ainsi dans l'attente de vous voir un jour ? Quel remède donnez-vous à celle qui n'en trouve point sur la terre, et qui ne peut prendre aucun repos qu'en vous seul ? O vie longue, vie pénible, vie qui n'est point une vie ! ô solitude profonde ! ô mal sans remède ! Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand ? Que ferai-je, ô mon bien ! que ferai-je ? Désirerai-je de ne vous désirer pas ! O mon Dieu et mon Créateur ! vous nous blessez par les traits de votre amour, et ne nous guérissez point ; vous faites des plaies d'autant plus sensibles, qu'elles sont plus intérieures et plus cachées ; vous donnez la mort sans ôter la vie. Enfin, mon Seigneur, vous faites tout ce que vous voulez, parce que vous êtes tout-puissant. Comment un ver de terre aussi misérable que je suis peut-il souffrir de si grandes contrariétés ? Mais qu'il soit ainsi, mon Dieu, puisque vous le voulez, et que je ne veux que ce que vous voulez. Hélas ! Seigneur, l'excès de ma douleur me force à me plaindre, et à dire qu'elle est sans remède si vous n'en êtes pas vous-même le remède. Mon âme est dans une prison trop pénible pour ne pas désirer sa liberté. Mais en même temps elle ne voudrait pas, pour obtenir ce qu'elle désire, s'éloigner d'un seul point de ce que vous avez ordonné d'elle. Ordonnez donc, mon

Dieu, s'il vous plaît, ou que sa peine croisse en vous aimant ici davantage, ou qu'elle cesse entièrement en jouissant de vous dans le ciel.

O mort ! ô mort ! je ne sais qui te peut craindre, puisque c'est dans toi que nous devons trouver la vie. Mais comment ne te craindra pas celui qui aura employé une partie de sa vie sans aimer son Dieu ? Me voyant en cet état, que désiré-je et que demandé-je, lorsque je demande de mourir, sinon peut-être qu'on me fasse souffrir, pour mes péchés, la peine que j'ai si justement méritée ? Ne le permettez pas, mon Sauveur ! puisque ma rançon vous a tant coûté. O mon âme ! abandonne-toi à la volonté de ton Dieu : c'est là l'état qui t'est le plus propre. Sers ton Seigneur, et espère de sa grâce le soulagement de ta peine, lorsque ta pénitence t'aura rendue digne, en quelque sorte, d'obtenir le pardon de tes péchés. Ne désire point de jouir sans avoir souffert. Mais ô mon Seigneur et mon véritable roi, je ne saurais faire ce que je dis, si votre main toute-puissante ne me soutient, et si la grandeur de votre miséricorde ne m'assiste ! car avec cela je pourrai tout. [430]

SEPTIÈME MÉDITATION.

De l'excessive bonté de Dieu, qui témoigne de mettre ses délices à être avec les enfants des hommes.

O mon espérance unique, mon Père, mon Créateur, mon vrai Seigneur et mon frère ! quand je considère ce que vous dites dans votre Écriture, que vos délices sont d'être avec les enfants des hommes, mon âme est comblée d'une extrême joie. Que ces paroles sont puissantes, ô Seigneur du ciel et de la terre ! qu'elles sont puissantes pour empêcher les plus grands pécheurs de perdre l'espérance de leur salut ! Se pourrait-il faire, ô mon Dieu, que vous n'eussiez point d'autres créatures en qui vous pussiez prendre vos délices, et qu'ainsi vous soyez réduit à venir chercher un ver de terre aussi corrompu et d'une aussi mauvaise odeur que je suis ? Lorsque Jésus-Christ votre Fils fut baptisé, vous fîtes entendre une voix du ciel par laquelle vous déclarâtes que vous preniez en lui vos délices. Hélas ! Seigneur, sommes-nous donc égaux à lui pour vous plaire en nous comme dans lui ! O miséricorde incompréhensible ! ô faveur infiniment élevée au-dessus de nos mérites ! Et après cela, misérables que nous sommes, nous oublions toutes ces grâces ! O mon Dieu ! vous qui savez tout, souvenez-vous au moins d'une si extrême misère, et regardez avec des yeux de compassion notre lâcheté et notre faiblesse.

Et toi, mon âme, considère avec combien d'amour et de joie le Père éternel connaît son Fils, et le Fils éternel connaît son Père, et l'ardeur avec laquelle le Saint-Esprit s'unit à eux, sans qu'il

puisse jamais arriver de diminution à cet amour et à cette connaissance, parce qu'ils ne sont tous trois qu'une même chose. Ces trois souveraines personnes se connaissent et s'aiment mutuellement, et trouvent l'une dans l'autre leurs délices ineffables et incompréhensibles. Quel besoin avez-vous donc, ô mon Dieu, de mon amour ? Pourquoi le désirez-vous, et quel avantage vous en revient-il ? Soyez à jamais béni, mon Seigneur, pour une si extrême miséricorde ! soyez béni aux siècles des siècles ! Que toutes choses vous louent, et qu'elles vous louent éternellement, comme vous subsistez éternellement.

O mon âme ! réjouis-toi de ce qu'il se trouve quelqu'un qui aime ton Dieu comme il le mérite ; réjouis-toi de ce qu'il se trouve quelqu'un qui connaît sa bonté et son excellence ; réjouis-toi, et lui rends grâces de ce qu'il nous a donné ici-bas son propre Fils, afin qu'il y eût quelqu'un dont il fût connu aussi parfaitement sur la terre qu'il l'est dans le ciel. Sous l'appui de cette protection, approche-toi de lui, et le prie que, puisque son adorable majesté se plaît avec toi, il fasse qu'il n'y ait rien dans le monde qui soit capable de te priver de la joie de penser à sa grandeur, et de considérer de quelle sorte il mérite d'être aimé et d'être loué ! Demande-lui aussi qu'il t'assiste, afin que tu puisses contribuer en quelque chose à la gloire de son saint nom, et de dire avec vérité ces

paroles du cantique de la Vierge : *Mon âme glorifie et loue le Seigneur !* [431]

HUITIÈME MÉDITATION.

Prière pour les pécheurs qui sont tellement aveugles, que même ils ne veulent pas voir.

O Seigneur, mon Dieu ! vos paroles sont des paroles de vie où les hommes trouveraient l'accomplissement de leurs souhaits s'ils y cherchaient ce qu'ils désirent. Mais, Seigneur, faut-il s'étonner que nous oublions vos paroles saintes après que nous sommes tombés dans cette langueur où nous réduisent nos mauvaises actions ! O Dieu, créateur de l'univers, grand Dieu ! que seraient toutes vos créatures s'il vous avait plu d'en créer d'autres ? Vous êtes tout-puissant, et vos œuvres sont incompréhensibles ; faites donc, mon Dieu, que vos paroles ne s'effacent jamais de ma mémoire. Vous avez dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes accablés de travail et de peines, et je vous soulagerai.* Que désirons-nous davantage, ô mon Dieu ? que demandons-nous, et que cherchons-nous ? Pourquoi se perdent tous ceux qui se perdent dans le monde, sinon pour chercher leur soulagement en leur repos ?

O mon Dieu, faites-moi miséricorde ! Quelle misère, Seigneur, quel aveuglement de chercher ainsi le repos où il est impossible de le trouver ! Ayez compassion, ô mon Créateur, de vos

créatures ! Considérez que nous ne nous entendons pas nous-mêmes ; que nous nous égarons bien loin de ce que nous désirons. Donnez-nous la lumière, ô mon Dieu ! Considérez qu'elle nous est plus nécessaire qu'elle n'était à l'aveugle-né, car ne pouvant voir, il désirait de voir ; mais nous sommes aveugles, et nous voulons l'être. Quel mal fut jamais si incurable ? C'est ici, mon Dieu, que vous devez témoigner votre souveraine puissance ; c'est ici que vous devez faire paraître voire infinie miséricorde.

Dieu de mon cœur ! seul Dieu véritable, combien grande est la demande que je vous fais, lorsque je vous demande d'aimer ceux qui ne vous aiment point, d'ouvrir à ceux qui ne frappent point à votre divine porte, et de guérir ceux qui non-seulement prennent plaisir à être malades, mais qui travaillent même à entretenir et à augmenter leurs maladies ? Vous dites, mon Dieu, que vous êtes venu sur la terre chercher les pécheurs. Ce sont là, Seigneur, les véritables pécheurs. Ne considérez pas, mon Dieu, notre aveuglement ; considérez seulement les ruisseaux de sang que votre Fils a répandus pour notre salut ; faites reluire votre clémence dans les ténèbres si épaisses où notre malice nous a plongés ; regardez-nous, Seigneur, comme l'ouvrage de vos mains : sauvez-nous par votre bonté et par votre miséricorde !

NEUVIÈME MÉDITATION.

Prière à Dieu, afin qu'il délivre par sa grâce ceux qui, ne sentant point leurs maux, ne demandent pas qu'il les en délivre.

O Dieu de mon âme, et qui avez tant de compassion et d'amour pour elle, vous avez dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes altérés, et je vous [432] donnerai à boire.* Mais comment ceux qui brûlent dans les flammes de la malheureuse convoitise des choses terrestres, peuvent-ils ne pas être dans une altération étrange ? et de quelle abondance d'eau n'ont-ils point besoin pour n'être pas entièrement consumés ? Je sais, mon Dieu, que votre bonté est telle, que vous ne leur refuserez pas cette eau céleste. Vous la leur avez promise, et vos paroles sont inviolables. Que s'ils sont accoutumés depuis si longtemps à vivre dans un feu si dangereux ; si, bien loin d'en ressentir la violence, ils se nourrissent même de son ardeur ; s'ils ont tellement perdu l'esprit, qu'étant très-misérables, ils ne s'aperçoivent point de leur misère, quel remède peuvent-ils espérer, mon Dieu ? Vous êtes néanmoins venu au monde pour remédier à de si grands maux. Commencez donc, Seigneur, commencez : c'est parmi de grandes difficultés que doit reluire la grandeur de votre miséricorde.

Considérez, Seigneur, les grands progrès que font tous les jours vos ennemis. Ayez pitié de

ceux qui n'ont point pitié d'eux-mêmes. Et puisqu'ils sont dans un état si funeste qu'ils ne veulent point aller à vous, allez vous-même à eux, mon Dieu. Je vous le demande en leur nom, dans l'assurance que j'ai que ces morts ressusciteront aussitôt qu'ils commenceront à rentrer dans eux-mêmes, à connaître leur misère, et à goûter la douceur de votre grâce. O Vie qui donnez la vie à tout, ne me refusez pas cette eau si douce que vous promettez à tous ceux qui la désirent. Je la désire, mon Sauveur, je la demande, et je viens à vous pour la recevoir de vous. Ne me la refusez pas, mon Dieu, puisque vous savez l'extrême besoin que j'en ai, et qu'elle est seule le véritable remède pour guérir l'âme que votre amour a blessée.

O mon Seigneur ! qu'il y a sujet de craindre pendant que l'on est en cette vie, et qu'il s'y rencontre de feux différents ! Les uns corrompent l'âme et la réduisent comme en cendre, et les autres la purifient pour la rendre capable de vivre, et de vous posséder éternellement. O vives sources des plaies de mon Dieu, vous coulerez toujours avec une riche abondance pour nous soutenir par l'effusion de votre grâce, et ceux qui se nourriront de votre divine liqueur marcheront sans crainte parmi les troubles et les dangers de cette misérable vie.

DIXIÈME MÉDITATION.

Du petit nombre des vrais serviteurs de Dieu. Autre prière pour les âmes endurcies qui ne veulent point sortir du tombeau de leurs péchés.

O Dieu de mon âme, combien sommes-nous prompts à vous offenser, et combien l'êtes-vous encore davantage à nous pardonner ! Seigneur, d'où peut procéder en nous une audace si extravagante et si insensée ? Car, si c'est de ce que nous savons quelle est la grandeur de votre miséricorde, ne savons-nous pas aussi quelle est la grandeur de votre justice ? *Les douleurs de la mort m'ont environné*, disait autrefois votre prophète en votre personne. Oh ! combien le péché est-il terrible, puisqu'il a pu causer tant de douleurs à un Dieu, et même lui donner la mort ! Mais ces [433] douleurs mortelles, ô mon Sauveur, vous environnent encore aujourd'hui ; car où pouvez-vous aller sans les ressentir ? où pouvez-vous aller sans que les hommes vous blessent et vous percent de toutes parts ?

O chrétiens, c'est maintenant qu'il faut combattre pour la défense de votre roi. C'est maintenant qu'il faut le suivre dans ce grand abandonnement où il se trouve. Il ne lui est demeuré qu'un très-petit nombre de ses sujets, et la grande multitude suit en foule le parti de Lucifer. Mais ce qui est encore plus déplorable, ceux qui veulent passer en public pour ses amis, sont ceux-là même qui le trahissent en secret, et il ne trouve presque plus personne à qui il se puisse

fier. O seul véritable ami ! que celui qui vous traite de la sorte vous paie mal de la fidélité avec laquelle vous nous aimez ! O véritables chrétiens, pleurez avec votre Dieu, qui en pleurant le Lazare ne versait pas seulement des larmes pour lui, mais pour ceux encore qu'il prévoyait qui ne voudraient pas ressusciter, lorsqu'il crierait à haute voix pour les faire sortir du tombeau.

O mon souverain bonheur, combien vous étiez présents alors tous les péchés que j'ai commis contre vous ! mais faites-les cesser, mon Dieu, faites-les cesser, et ceux encore de tout le monde. Mon Sauveur, que vos cris soient si puissants qu'ils leur donnent la vie, quoiqu'ils ne vous la demandent pas, et qu'ils les fassent sortir de l'abîme si profond de leurs malheureuses délices. Le Lazare ne vous pria pas de le ressusciter, vous fîtes ce miracle en faveur d'une femme pécheresse. En voici une, Seigneur, qui l'est encore davantage. Faites donc éclater, mon Dieu, la grandeur de votre miséricorde. Je vous la demande, toute misérable que je suis, pour ceux qui ne veulent pas vous la demander. Vous savez, mon roi, que ce qui m'afflige, c'est de voir qu'ils pensent si peu aux tourments épouvantables qu'ils souffriront dans l'éternité s'ils ne se convertissent à vous.

O vous tous qui êtes si accoutumés à ne faire que ce qu'il vous plaît, et à vivre continuellement dans les contentements, dans les plaisirs et dans

les délices, ayez compassion de vous-mêmes ! Songez qu'il arrivera un jour auquel vous serez pour jamais assujettis à la tyrannie des puissances et des furies infernales. Considérez, mais avec attention, que ce même juge qui vous prie maintenant de vous convertir, sera celui qui alors vous condamnera si vous ne vous convertissez pas, et songez que vous ne sauriez vous assurer d'avoir encore un moment à vivre. Êtes-vous donc si ennemis de vous-mêmes que de ne vouloir pas vivre éternellement ? O dureté du cœur des hommes ! Amollissez ces cœurs de pierre, ô mon Dieu, par votre bonté, qui n'a point de bornes.

ONZIÈME MÉDITATION.

Image effroyable de l'état d'une âme qui au moment de la mort se voit condamnée à des tourments éternels.

O mon Dieu, mon Dieu, faites-moi miséricorde. Comment pourrai-je exprimer quelle est ma douleur lorsque je me représente l'état d'une [434] âme qui, s'étant vue dans le monde toujours considérée, toujours aimée, toujours servie, toujours respectée, toujours caressée, au moment qu'elle sortira de cette vie, se verra perdue pour jamais, et comprendra clairement que sa misère n'aura point de fin ; qu'il ne lui servira plus de rien de détourner son esprit des vérités de la foi, ainsi qu'elle avait accoutumé de

faire ici-bas ; qu'elle se verra séparée et comme arrachée de ses divertissements et de ses plaisirs, lorsqu'il lui semblera qu'elle n'avait pas encore commencé seulement à les goûter, parce qu'en effet tout ce qui se passe avec la vie n'est qu'un souffle et une vapeur ; qu'elle se verra environnée de cette compagnie si hideuse et si cruelle avec laquelle elle doit souffrir éternellement ; qu'elle se verra plongée dans un lac puant et plein de serpents qui exerceront sur elle toute la rage dont ils sont capables ; et enfin qu'elle se trouvera comme abîmée dans cette horrible obscurité, qui, n'ayant pour toute lumière qu'une flamme ténébreuse, ne lui permettra de voir que ce qui peut entretenir pour jamais ses peines et ses tourments !

Oh ! que ce que je dis est peu en comparaison de ce qui est ! O Seigneur, et qui a donc tellement couvert de boue les yeux de cette âme qu'elle n'ait point aperçu cet état funeste jusqu'à ce qu'elle s'y soit pour jamais réduite ? Qui a tellement bouché ses oreilles, qu'elle n'ait point entendu ce qu'on a dit mille et mille fois de la grandeur et de l'éternité de ces tourments ? O vie éternellement malheureuse ! O supplices sans fin et sans relâche ! est-il possible que ceux-là ne vous craignent point qui craignent tellement les moindres incommodités du corps, qu'ils ne peuvent souffrir de passer seulement une nuit dans un lit qui soit un peu dur ?

O Seigneur ! que je regrette le temps auquel je n'ai point compris ces vérités ? Mais puisque vous savez, mon Dieu, le déplaisir que je souffre de voir le grand nombre de ceux qui ne veulent pas les entendre, faites au moins, je vous en conjure, que votre lumière éclaire quelque âme qui soit capable d'en éclairer beaucoup d'autres. Je ne vous demande pas, Seigneur, que vous le fassiez pour l'amour de moi, car j'en suis indigne, mais je vous le demande par les mérites de votre Fils. Jetez, ô mon Dieu, les yeux sur ses plaies ; et puisqu'il les a pardonnées à ceux qui les lui ont faites, pardonnez-nous aussi les péchés que nous avons commis contre vous.

DOUZIÈME MÉDITATION.

Que les hommes sont lâches pour servir Dieu, et pour l'offenser. Vive remontrance pour les faire rentrer en eux-mêmes.

O mon Dieu et mon véritable soutien, d'où vient qu'étant si lâches en toutes choses, nous ne sommes hardis que lorsqu'il s'agit de vous attaquer et de vous combattre ? C'est à quoi s'emploient aujourd'hui toutes les forces et tout le courage des enfants des hommes. Que si notre esprit n'était aussi aveugle et aussi couvert de ténèbres comme il l'est, tous les hommes joints ensemble auraient-ils assez de résolution pour [435] prendre les armes contre leur Créateur, et

pour faire une guerre continuelle à celui qui peut en un moment les précipiter dans les abîmes ? Mais étant aussi aveugles qu'ils sont, ils agissent comme des fous, ils cherchent et trouvent la mort dans les choses mêmes où ils s'imaginent de trouver la vie, et ils se conduisent en tout comme ayant perdu la raison. Que peut-on faire, mon Dieu, pour ces insensés, et quel remède est capable de les guérir ? On dit que la frénésie donne des forces à ceux qui en sont frappés, quoiqu'ils fussent faibles par eux-mêmes. Tels sont ces frénétiques, mon Dieu ; ils sont lâches en toute autre chose, et ils n'ont de la force que pour combattre (en vous combattant) celui qui leur fait le plus de bien, et pour s'opposer à vous dans la furie de leurs passions.

O sagesse incompréhensible ! vous aviez besoin sans doute de tout l'amour que vous portez à vos créatures pour pouvoir souffrir une telle extravagance, pour attendre que nous soyons revenus à notre bon sens, et pour nous procurer par mille moyens et mille remèdes la guérison de notre folie. Je ne saurais considérer sans étonnement que, lorsqu'il faut faire le moindre effort pour abandonner une occasion et fuir un péril où il ne s'agit pas de moins que de perdre pour jamais son âme, les hommes manquent si fort de courage, qu'ils s'imaginent que quand ils le voudraient ils ne le pourraient, et qu'en même temps ils aient la résolution et la hardiesse

d'attaquer une majesté aussi puissante et aussi redoutable qu'est la vôtre.

D'où vient cette folie, ô mon tout, et qui leur donne cette force ? Si c'est le capitaine qu'ils suivent dans cette guerre, n'est-il pas pour jamais votre esclave, et ne brûle-t-il pas dans les flammes éternelles ? Comment peut-il donc se révolter contre vous ? Comment celui qui a été vaincu peut-il donner du courage aux autres, pour leur faire espérer de vous vaincre ? Comment peuvent-ils se résoudre de suivre celui qui ayant perdu toutes les richesses du ciel, est dans une si extrême pauvreté ? Que peut donner celui qui a tout perdu, et à qui il ne reste qu'une épouvantable et incompréhensible misère ?

Qu'est-ce que ceci, mon Dieu ? Qu'est-ce que ceci, mon Créateur ? D'où vient que nous sommes si forts contre vous, et si lâches contre le démon ? Mais quand même, ô mon prince, vous ne favoriserez pas ceux qui sont à vous, quand même nous serions redevables en quelque chose à ce prince de ténèbres, quelle apparence y aurait-il de le suivre, puisque les biens que vous nous réservez dans l'éternité ne sont pas moins véritables que les plaisirs et les contentements qu'il nous promet sont faux et imaginaires ? et quelle liaison pouvons-nous avoir avec celui qui a eu l'audace de s'élever contre vous ?

O mon Dieu, quel étrange aveuglement ! ô mon roi, quelle horrible ingratitude ! ô mon

Seigneur, quelle épouvantable folie ! Nous employons pour le service du démon ces mêmes biens que nous tenons de votre bonté ; nous payons votre extrême amour pour nous par l'amour que nous avons pour celui qui vous hait et qui vous haïra éternellement, [436] et après tant de sang que vous avez versé, après les coups de fouet que vous avez endurés, après les douleurs et les tourments que vous avez soufferts pour nous, au lieu de venger votre Père des insupportables injures qu'on lui a faites en votre personne, puisque pour vous, mon Sauveur, loin d'en désirer quelque vengeance, vous avez tout pardonné, nous prenons pour nos compagnons et pour nos amis ceux qui vous ont traité de la sorte. Car, puisque nous suivons ici-bas leur capitaine infernal, qui doute que nous ne soyons un jour leurs compagnons dans leur éternel supplice, et que nous ne vivions à jamais en leur compagnie, si votre miséricorde ne nous fait rentrer dans notre bon sens, et ne pardonne nos fautes passées ?

O misérables mortels ! rentrez enfin dans vous-même ; arrêtez vos yeux sur voire roi, pendant qu'il est encore doux et pitoyable ; cessez de commettre tant de crimes ; tournez vos forces et votre fureur contre. celui qui vous fait la guerre, et qui veut vous ravir les biens et les avantages de votre divine renaissance ! Rentrez, rentrez, dis-je encore une fois, en vous-mêmes ;

ouvrez les yeux ; poussez des cris et versez des larmes pour demander la lumière véritable à celui qui est venu la donner au monde. Considérez, au nom de Dieu, que tous vos efforts vont à donner la mort à celui qui a donné sa vie pour sauver la vôtre ; considérez que c'est celui qui vous défend de vos ennemis. Et si tout cela ne suffit pas, qu'il vous suffise au moins de connaître qu'en vain vous vous opposez à son pouvoir, et que tôt ou tard un feu éternel vous fera payer la peine de votre mépris et de votre audace.

Est-ce à cause que vous voyez cette majesté suprême liée et attachée par l'amour qu'elle a pour nous, que vous êtes si insolents et si hardis à l'offenser ? Eh ! qu'ont fait davantage ceux qui lui ont donné la mort, que de le charger de coups, et le couvrir de blessures, après l'avoir attaché à une colonne ? O mon Dieu ! est-il possible que vous souffriez pour ceux qui sont si peu touchés de vous voir souffrir ? Il arrivera un temps, mon Seigneur, où votre justice éclatera, et fera voir qu'elle est égale à votre miséricorde !

Considérons bien cela, chrétiens, considérons-le attentivement, et nous connaissons que les obligations que nous avons à Dieu sont infinies, et que les richesses de sa bonté sont inconcevables. Que si sa justice n'est pas moindre que sa clémence, hélas ! mon Dieu, hélas ! que deviendront ceux qui auront mérité qu'il en fasse

connaître la grandeur en leurs personnes, et qu'il exerce sur eux la sévérité de ses jugements ?

TREIZIÈME MÉDITATION.

Du bonheur des saints dans le ciel, et de l'impatience des hommes qui aiment mieux jouir pour un moment des faux biens de cette vie, que d'attendre les véritables et les éternels.

O saintes âmes, qui jouissez dans le ciel d'une parfaite félicité sans aucune crainte de la perdre, et qui êtes sans cesse à louer mon Dieu, [437] que votre condition est heureuse ! que c'est avec grande raison que vous n'interrompez jamais vos louanges et vos actions de grâces, et que je vous porte d'envie, vous considérant ainsi comme libres et affranchies de la douleur que je ressens en voyant la multitude des offenses qui se commettent contre mon Dieu dans le malheureux siècle où nous vivons, de voir une telle ingratitude dans les hommes, et un si profond assoupissement, qu'ils ne font pas seulement la moindre réflexion sur ce grand nombre d'âmes que le diable entraîne tous les jours dans les enfers ! O bienheureuses et célestes âmes, qui jouissez des délices du paradis, ayez compassion de notre misère, et intercédez pour nous envers Dieu, afin qu'il nous donne quelque part à votre bonheur ; qu'il répande dans nos esprits un rayon de cette vive lumière dont vous êtes toutes

remplies, et qu'il nous donne quelque sentiment de ces récompenses inconcevables qu'il a préparées à ceux qui combattent pour lui avec un courage invincible durant le sommeil si court de cette malheureuse vie ! O âmes toutes brûlantes d'amour ! obtenez-nous la grâce de bien comprendre quelle est la joie que vous donnent la connaissance et la certitude de l'éternité de votre joie !

O mon Sauveur, que nous sommes misérables, puisque encore qu'il semble que nous n'ignorions pas ces vérités, et même que nous les croyions, nous sommes néanmoins si accoutumés à ne les point considérer, et elles sont si éloignées de notre esprit, qu'en effet ni nous ne les connaissons, ni nous ne voulons pas les connaître !

O esprits intéressés et passionnés pour vos plaisirs ! est-il possible que, pour ne vouloir pas attendre un peu de temps afin d'en posséder de si grands, pour ne vouloir pas attendre un an, pour ne vouloir pas attendre un jour, pour ne vouloir pas attendre une heure, et pour ne vouloir pas attendre peut-être un moment, vous perdiez tous ces plaisirs pour jouir d'une misérable satisfaction, parce que vous la voyez et qu'elle est présente ? O mon Dieu, mon Dieu, que nous avons peu de confiance en vous, de vous refuser ainsi un peu de temps ! et que vous avez, au contraire, de confiance en nous, de nous donner des richesses

inestimables en nous donnant votre propre Fils ; en nous donnant trente-trois ans de sa vie qu'il a passée dans des travaux incroyables ; en nous donnant sa mort cruelle et sanglante, et en nous donnant tout ce que je viens de dire si longtemps avant que nous fussions nés, sans que la connaissance que vous aviez que nous ne garderions pas fidèlement ce trésor sans prix, vous ait empêché de nous le donner, parce que vous n'avez pas voulu, ô Père si doux et si secourable ! qu'il tint à vous qu'en le faisant profiter, nous pussions nous enrichir pour jamais !

Quant à vous, o âmes bienheureuses, qui avez employé de telle sorte ces riches talents, que vous avez acquis un héritage de délices éternelles, apprenez-nous à les faire profiter à votre exemple : assistez-nous, et puisque vous êtes si proche de la fontaine céleste, tirez-en de l'eau pour nous en faire part, lorsque nous mourons de soif sur la terre. [438]

QUATORZIÈME MÉDITATION.

Combien le regard de Jésus-Christ dans le dernier jugement sera doux pour les bons et terrible pour les méchants.

O mon Seigneur et mon véritable Dieu ! celui qui ne vous connaît pas ne vous aime pas. Hélas ! que cette vérité est grande, et que malheureux

sont ceux qui ne veulent pas vous connaître ! L'heure de la mort est une heure redoutable ; et qui peut, mon Créateur, assez craindre ce jour terrible qui verra exécuter le dernier arrêt que doit prononcer votre justice ? Jésus, mon Sauveur et tout mon bien, j'ai considéré plusieurs fois quelle est la douceur et la joie que votre regard porte dans les âmes de ceux qui vous aiment, et que vous daignez voir d'un œil favorable. Il me semble qu'un seul de ces regards leur donne tant de consolation, qu'il suffit pour les récompenser de plusieurs années de service.

Oh ! qu'il est difficile de faire comprendre ceci à ceux qui ne savent pas par expérience combien le Seigneur est doux ! O chrétiens, chrétiens, considérez que vous êtes devenus les frères de votre Sauveur et de votre Dieu ! considérez quel il est, et ne le méprisez pas. Sachez qu'en ce jour de sa majesté et de sa gloire, autant que son regard sera doux et favorable pour ses serviteurs et ses amis, autant il sera terrible et plein de fureur pour ses persécuteurs et ses ennemis. O que nous comprenons mal que le péché n'est autre chose qu'une guerre que nous faisons à Dieu, qu'un combat contre lui de tous nos sens et de toutes les puissances de notre âme, qui conspirent comme à l'envi à qui usera de plus de trahisons et de perfidies contre leur Créateur et leur commun Roi !

Vous savez, mon Seigneur, que j'ai souvent plus appréhendé de voir votre divin visage animé de colère contre moi dans ce jour épouvantable de votre dernier jugement, que d'être au milieu des supplices et des horreurs de l'enfer, et que je vous priais, comme je vous prie encore, mon Dieu, de vouloir, par votre miséricorde, me préserver d'un malheur si déplorable. Que me serait-il arrivé dans le monde qui en approche ? Je l'aime mieux, mon Dieu, quoi que ce puisse être, je l'aime mieux, pourvu que vous me garantissiez d'une telle peine. Faites que je ne cesse jamais, mon Sauveur, de jouir de la vue de votre souveraine beauté. Votre Père vous a donné à nous : ne souffrez pas, ô mon cher maître, que je perde un trésor si précieux. Je confesse, ô Père éternel, que je l'ai très-mal conservé ; mais cette faute n'est pas sans remède ; elle n'est pas sans remède, mon Seigneur, pendant que nous respirons encore dans l'exil de cette vie.

O mes frères, mes frères, qui êtes comme moi les enfants de Dieu, efforçons-nous, mais de tout notre pouvoir, de réparer nos fautes passées, puisque vous savez qu'il a dit que lorsque nous aurons regret d'avoir péché contre lui, il oubliera toutes nos offenses. O bonté sans mesure, que demandons-nous davantage ? Oserons-nous même tant demander sans [439] quelque pudeur et quelque honte ? Mais c'est à nous maintenant de recevoir ce que son extrême bonté nous veut

donner. Puis donc qu'il ne désire de nous que notre amour, qui pourrait le refuser à celui qui n'a pas refusé de répandre tout son sang pour nous, et de nous donner sa propre vie ?

Considérons qu'il ne nous demande rien qui ne soit pour notre avantage. O mon Dieu ! quelle dureté, quel aveuglement, quelle folie ! La perte d'une aiguille nous fait de la peine ; un chasseur se fâche de perdre un oiseau, dont il ne tire autre avantage que le plaisir de le voir voler ; et nous ne sommes point touchés de regret de perdre cet aigle royal, de perdre la majesté de Dieu même, et ce royaume dont la possession et le bonheur dureront éternellement ! Qu'est-ce que cela, Seigneur, qu'est-ce que cela ? J'avoue que je ne le comprends pas. Tirez-nous, ô mon Dieu, d'un si grand aveuglement, guérissez-nous d'une si extrême folie !

QUINZIÈME MÉDITATION.

Ce qui peut consoler une âme dans la peine qu'elle ressent d'être si longtemps en cet exil.

Hélas ! hélas ! ô mon Dieu, que le temps de ce bannissement est long, et que j'y souffre de peine par le désir que j'ai de vous voir ! Seigneur, que peut faire une âme qui se trouve enfermée dans la prison de ce corps ? O Jésus, mon Sauveur, que la vie de l'homme est longue, quoique l'on dise qu'elle est courte ! Elle est

courte, en effet, puisqu'on peut gagner par elle une vie éternellement heureuse ; mais elle est bien longue pour une âme qui désire de jouir de la présence de son Dieu. Quel remède donc, mon Sauveur, donnerez-vous à ce que je souffre ? L'unique remède, mon Dieu, est que je souffre pour vous. O bienheureuse souffrance, qui est la seule consolation de ceux qui aiment mon Dieu, ne fuis pas l'âme qui te cherche, et qui ne peut espérer que par toi de voir croître et adoucir tout ensemble le tourment que cause celui qui est aimé à l'âme qui l'aime.

Tout mon désir, Seigneur, est de vous plaire, et je sais certainement que je ne puis trouver aucune satisfaction parmi les hommes. Que si cela est, comme il me le semble, vous ne blâmez point, sans doute, ce désir, mon Dieu, qui n'empêche pas néanmoins que s'il est nécessaire que je vive pour vous rendre quelque service, je n'accepte de bon cœur tous les travaux qui se peuvent souffrir sur la terre, comme le disait autrefois votre grand amateur saint Martin. Mais, hélas ! mon Sauveur, qui suis-je, et qui était-il ? il avait des œuvres, et je n'ai que des paroles : c'est là tout ce que je puis. À défaut de mon pouvoir, regardez, Seigneur, mes désirs, et ne les rejetez pas de votre divine présence. Ne considérez pas mon peu de mérite, mais faites que nous méritions tous de vous aimer. Puisque nous avons encore à vivre ici-bas, faites, mon Dieu, que nous

n'y vivions que pour vous seul, sans [440] avoir plus d'autres intérêts ni d'autres desseins ; car que pouvons-nous souhaiter davantage que devons contenter et de vous plaire ?

O mon Dieu et toute ma consolation, que ferai-je pour vous contenter ? Tous les services que je vous puis rendre, quand bien même je vous en rendrais plusieurs, sont défectueux et misérables. Qui me peut donc obliger à demeurer davantage en cette malheureuse vie ? Rien sans doute, sinon pour accomplir la volonté de mon Seigneur et maître. Et que pourrais-je souhaiter qui me fût plus avantageux ? Attends donc, ô mon âme, attends avec patience ; puisque tu ne sais ni le jour ni l'heure, garde-toi bien de l'endormir, veille avec soin, parce que tout se passe bientôt sur la terre, quoique ton désir te fasse paraître douteux ce qui est certain, et long ce qui ne dure que peu. Considère que plus tu combattras pour ton Dieu, plus tu témoigneras ton amour pour lui, et plus tu jouiras un jour de ce Seigneur que tu aimes avec une joie et des délices qui dureront éternellement.

SEIZIÈME MÉDITATION.

Que Dieu peut donner quelque soulagement aux âmes qu'il a blessées par les traits de son amour.

O mon Dieu et mon Seigneur ! c'est une grande consolation pour une âme qui souffre

avec douleur la solitude où elle se trouve quand elle est absente de vous, de penser que vous êtes présent partout. Mais de quoi lui peut servir cette pensée quand son amour devient plus ardent, et que cette peine la presse avec plus d'effort et de violence ? C'est alors que son entendement se trouble, et que sa raison étant comme obscurcie, ne lui permet pas de concevoir et de connaître cette vérité. Toute la pensée qui la possède pour lors est qu'elle se voit séparée de vous, et elle ne trouve point de remède à un si grand mal ; car le cœur qui aime beaucoup ne reçoit ni conseil ni consolation que de celui-là même qui l'a blessé de son amour, sachant que c'est de lui seul qu'il doit attendre le soulagement de sa peine. C'est vous, mon Sauveur, qui causez cette blessure, et vous la guérissez bientôt, quand vous le voulez ; mais à moins que cela, il ne nous reste de salut ni de joie que celle que nous trouvons à souffrir, en considérant l'objet et la cause, de notre souffrance.

O véritable amant de nos âmes, avec quelle bonté, quelle douceur, quelle complaisance, quelles caresses et quelles démonstrations d'un extrême amour guérissez-vous les blessures que vous nous faites avec les flèches de ce même amour ? Mais, mon Dieu et ma consolation dans toutes mes peines, que je suis indiscreète de parler ainsi ! car comment des remèdes humains pourraient-ils guérir ceux qu'un feu divin a rendus

malades ? qui pourrait connaître la profondeur de cette blessure ? qui pourrait connaître d'où elle procède ? qui pourrait connaître les moyens de soulager un tourment si pénible et si agréable tout ensemble, et quelle apparence qu'un mal si précieux se pût adoucir par [441] des remèdes aussi méprisables que le sont ceux que les hommes nous peuvent donner ?

Certes, ce n'est pas sans grande raison que l'épouse dit dans les Cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à mon bien-aimé*. Mon bien-aimé est à moi, dit-elle, parce qu'il n'est pas possible que cet amour mutuel entre Dieu et la créature commence par une chose aussi basse qu'est mon amour ; mais si mon amour est si bas, d'où vient qu'il ne s'arrête pas à la créature, et comment peut-il s'élever jusqu'au Créateur ? Pourquoi, ô mon Dieu, suis-je à mon bien-aimé comme il est à moi ? C'est vous, ô mon véritable amant, qui commencez cette guerre toute d'amour, et cette guerre ne me semble être autre chose qu'un abandon et une inquiétude de tous nos sens et de toutes les puissances de notre âme, qui courent dans les rues et dans les places publiques, comme il est marqué par la sainte épouse, lorsqu'elle conjure les filles de Jérusalem de lui apprendre des nouvelles de son Dieu.

Mais, Seigneur, quand cette guerre est commencée, contre qui ces sens et ces puissances peuvent-ils combattre, que contre celui qui s'est

rendu maître de la forteresse qu'ils occupaient, qui est la partie la plus élevée de notre âme, et qui ne les en a chassés que pour les obliger à la reconquérir, en quelque sorte, sur leur divin conquérant, ou à reconnaître leur faiblesse par la douleur qu'ils souffrent de se voir éloignés de lui, afin que, renonçant ainsi à leurs propres forces, ils combattent plus courageusement qu'auparavant avec les forces qu'il leur donnera, et qu'en se confessant vaincus, ils vainquent heureusement leur vainqueur ? O mon âme, que vous avez éprouvé la vérité de ce que je dis, dans le combat merveilleux qui s'est passé en vous lorsque vous étiez en cette peine ! Mon bien-aimé est donc à moi, et je suis à mon bien-aimé. Qui sera celui qui entreprendra d'éteindre ou de séparer deux si grands feux ? Certes, il travaillerait en vain, puisque ces deux feux ne font plus qu'un feu.

DIX-SEPTIÈME MÉDITATION.

*Que nous ignorons ce que nous devons demander à Dieu.
Désirs ardents de quitter ce monde pour jouir de la
parfaite liberté, qui consiste à ne pouvoir plus pécher.*

O mon Dieu, ô sagesse sans bornes et sans mesure, élevée au-dessus de tout ce qu'en peuvent concevoir tous les hommes et tous les anges ! O amour qui m'aimez beaucoup plus que je ne me saurais aimer moi-même et que je ne puis comprendre, pourquoi désiré-je autre chose que

ce que vous voulez me donner ? Pourquoi me tourmenté-je à vous demander ce qui est conforme à mon désir, puisque vous savez quel succès pourrait avoir tout ce que mon esprit peut imaginer, et tout ce que mon cœur peut souhaiter ? Au lieu que ne sachant pas moi-même s'il me serait avantageux, je trouverais possible ma perte dans ce que je me persuade être mon bonheur. Comme, par exemple, si je vous [442] demandais de me délivrer d'une peine dans laquelle vous auriez pour fin de mortifier mon âme, que vous demanderais-je, ô mon Dieu ? et si je vous priais de me laisser dans cette peine, peut-être ne serait-elle pas proportionnée à ma patience, qui étant encore faible, ne pourrait soutenir un si grand poids, ou si elle le soutenait, n'étant pas encore bien affermie dans l'humilité, elle pourrait s'imaginer qu'elle aurait fait quelque chose, au lieu que c'est vous qui faites tout, ô mon Dieu ! Si je vous demandais de souffrir, il me viendrait peut-être en la pensée que ce ne doit pas être en des choses qui me pourraient faire perdre l'estime et la créance qui m'est nécessaire pour votre service, et il me semble que ce n'est point l'amour de mon propre honneur qui me fait avoir cette crainte. Mais ensuite il pourrait arriver que ce que j'estimerais devoir me faire perdre cette créance, me l'augmenterait et me donnerait plus de moyens de vous servir, qui est le seul avantage que j'en prétends.

Je pourrais, Seigneur, ajouter plusieurs choses, pour me faire mieux entendre ; car je ne m'explique pas assez ; mais comme je sais qu'elles vous sont toutes présentes, pourquoi parlerais-je davantage, et pourquoi même ai-je dit ce que j'ai dit ? Je l'ai dit, mon Dieu, afin que lorsque le sentiment de ma misère se réveille, et que ma raison me paraît comme tout obscurcie et couverte de ténèbres, je me cherche et je tâche de me retrouver moi-même dans ce papier écrit de ma main ; car souvent, mon Dieu, je me sens si faible, si lâche et si misérable, que je ne sais plus qu'est devenue votre servante, elle qui croyait avoir reçu de vous assez de grâce et d'assistance pour pouvoir soutenir tous les orages et toutes les tempêtes du monde. Faites, ô mon Dieu ! que je ne mette jamais plus ma confiance en ce que je puis vouloir par moi-même, mais que votre volonté ordonne de moi tout ce qu'il lui plaît. Ce qu'elle veut est tout ce que je veux, parce que tout mon bien est de vous contenter en toutes choses. Que si vous vouliez, mon Dieu, m'accorder ce que je veux, je vois clairement que cette grâce que vous me feriez ne servirait qu'à me perdre.

Oh que la sagesse des hommes est aveugle, et que leur prévoyance est trompeuse ! Faites que la vôtre, ô mon Dieu, par les moyens que vous jugerez les plus propres, porte mon âme à vous servir à votre gré, et non pas au sien, et ne me punissez pas en m'accordant ce que je demande

on ce que je désire, lorsqu'il ne sera pas conforme au dessein de votre divin amour, qui doit être mon unique vie. Que je meure à moi-même, et qu'un autre qui est plus grand que moi et qui m'aime mieux que je ne m'aime, vive en moi, afin que je puisse le servir. Qu'il vive, et qu'il me donne la vie, qu'il règne, et que je sois son esclave : c'est là la seule liberté que je souhaite. Car comment peut-on être libre sans être assujéti au Tout-Puissant ? et quelle captivité peut être plus grande et plus malheureuse que la liberté d'une âme qui s'est tirée d'entre les mains de son Créateur ? Heureux ceux qui se trouvent si fortement attachés à vous par les chaînes de vos bienfaits et de vos miséricordes, [443] mon Dieu, qu'il n'est pas en leur pouvoir de les rompre. L'amour est fort comme la mort, il est dur et inflexible comme l'enfer. Oh ! qui se pourrait voir comme tué de sa propre main dans cet homme de péché que nous portons, et précipité dans ce divin enfer de l'amour divin, d'où il n'espérerait plus, ou, pour mieux dire, d'où il ne craindrait plus de pouvoir jamais sortir. Mais, hélas ! mon Dieu, nous sommes toujours en péril durant cette vie mortelle, et tant qu'elle dure, on peut toujours perdre l'éternelle.

O vie ennemie de mon bonheur, que n'est-il permis de te finir ! Je te souffre parce que mon Dieu te souffre ; j'ai soin de toi parce que tu es à lui ; mais ne me trahis pas, et ne me sois pas

ingrate. Hélas ! mon Seigneur, que mon bannissement est long ! Il est vrai que tout le temps est court pour acquérir votre éternité ; mais un seul jour et une seule heure dure beaucoup à ceux qui craignent de vous offenser, et qui ne savent pas s'ils vous offensent. O libre arbitre ! que tu es esclave de ta liberté, si tu n'es attaché comme avec des clous par l'amour et par la crainte de celui qui t'a créé ! Hélas ! quand viendra cet heureux jour que tu te verras abîmé dans cette mer infinie de la souveraine vérité, où tu n'auras plus la liberté de pouvoir pécher, ni tu ne voudras pas l'avoir, parce que tu seras alors affranchi de toutes misères, et heureusement réuni, et comme naturalisé avec la vie de ton Dieu, de ton Créateur et de ton maître ?

Dieu est bienheureux, parce qu'il se connaît, qu'il s'aime et qu'il jouit de soi-même sans qu'il lui soit possible de faire autrement. Il n'a pu avoir la liberté de s'oublier soi-même, ou de cesser de s'aimer ; et ce ne serait pas en lui une perfection, mais une imperfection, que d'avoir cette liberté. Tu ne seras donc, mon âme, jamais en repos, que quand tu seras parfaitement unie avec ce souverain bien, que tu connaîtras ce qu'il possède ; car alors tu ne seras plus sujette à changer, mais ta volonté sera immuable, parce que la grâce de Dieu agira en toi si puissamment, et te rendra si participante de sa divine nature dans un tel degré de perfection, que tu ne pourras

plus ni oublier ce souverain bien, ni désirer de le pouvoir oublier, ni cesser de jouir de lui dans les transports de son éternel amour.

Bienheureux ceux qui sont écrits dans le livre de cette immortelle vie ! Mais, mon âme, si tu es de ce nombre, pourquoi es-tu si triste, et pourquoi me troubles-tu ? Espère en ton Dieu : je veux, sans différer davantage, lui confesser mes péchés et publier ses miséricordes, pour composer de l'un et de l'autre un cantique mêlé de mille soupirs à la louange de mon Sauveur et de mon Dieu. Peut-être qu'il arrivera un jour que je lui en chanterai un autre pour lui rendre grâces de la gloire qu'il m'aura donnée, sans que ma joie soit plus traversée par les reproches de ma conscience. Ce sera alors, ô mon âme, que tu verras cesser tous tes soupirs et toutes tes craintes ! Mais jusque-là, toute ma force sera dans l'espérance et dans le silence, comme parle le Prophète : j'aime mieux, [444] mon Dieu, vivre et mourir dans l'espérance de cette vie éternellement heureuse, que de posséder tout ce qu'il y a de créatures dans le monde, et tous ces biens qui ne durent qu'un moment ! Ne m'abandonnez pas, mon Seigneur, puisque ma confiance est toute en vous ! Ne trompez pas mes espérances ; faites-moi toujours la grâce de vous servir ; et après, disposez de moi comme il vous plaira.